Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 46 (1908)
Heft: 29

Artikel: Question de clocher
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-205219

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 20.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Coumeint Pedzet poïe ses dettés ein dévenieint tempérant.

Pedzet étoi on tot fin po lei z'affèrès, l'ein arâ rémontra à ti lei zavocats de Lodzenna et mimameint dou canton. Avoué çein que ien savâ atan qué on vétérinaire, vos compreindrè bin porqué l'ava tant dei zamis. Ma po son malheu Pedzet fréquentavé bin prau lou cabaret io lei dzeins allavant lou consurtâ. Mâ Pedzet ne payïvé pas choveint son écot, et lou carbatier menatzive.

Tot para coumeint ye devessa onna bounna chonna, lou tenancier lei montrè chu l'ardoise, que l'ava on comptou on bocon pllie hiaut, de ceint francs et lou menacè dou coura-bossou.

— Dau diabliou, se yé onna centime à té bailli, que fâ Pedzet, mâ se te vao, on liquideret l'affèré dinche : ti lei coups que dei zamis veindront po m'offri oquié, tè démandéri on verrou d'iguiè dé cérises et te mé ballieri on verrou d'iguié pura à la plliace et t'eimpochéri la valiô coumment ç'iré dé la vretabllia, tanquié que te sei tot payï.

— Va coumeint l'é de, que fâ lou carbatier, tot conteint dè pouè rattrapa oquié.

Du ci dzo Pedzet fût on tot célébrou pô sa pochon à l'iguié dè cerises, dei clieints lei en appertavont dei botollhies que veindaî ancora à l'auberdzou, cei que diminuavè adi mè ses dettes. Lei zamis de Pedzet étant tot ébahias dè vèré que n'irè djamés soû et tot lo mondou desai : Fao-te que l'aussé on coffrou ci Pedzet, avoué tot cein que bâ que ne sai pas borlâ ein dedeint !

Et tot ballameint lou comptou de Pedzet sè soldavè. Mâ lou carbatier que l'irè d'abô prau conteint d'ître payï, fût bin eimbêtâ apri. Pedzet s'est met à tant amâ l'iguié que l'est dèvenia tempérant et que l'a vota *oï* lo demeindze passa !

Dè la sorta Pedzet a fé dao plliaisi ao menistré et à sa fenna, mâ dao chagrin ao carbatier pè la bounna raison que lou mondou allavé tsi li po lou consurta, et çein ne fasai pas lou comptou dou cafetier, que l'a appris ci ditton bin djustou : *que quand on vaut tot, bin chovant on n'a rein.*

MÉRINE.

Un apache. — C'était en temps d'élections.

Françoise, la domestique de M. C., s'approche mystérieusement de son maître et lui dit à demi-voix :

— Monsieur, vous savez bien, ce grand sec de l'autre jour, qui est venu vous faire visite ?

— Eh bien !

— Eh bien, il faut vous méfier de lui ; il y a de mauvais bruits qui courent sur son compte.

— Mais tu te trompes, Françoise ; c'est un parfait honnête homme, que je connais depuis longtemps.

— Je vous dis ce que je sais. J'ai entendu l'autre jour plusieurs personnes qui assuraient l'avoir vu en train de *dépouiller* le scrutin.

EN ATTENDANT

Nous avons souvent parlé de la chanson, dans le *Conteur*, et souvent aussi nous avons dit notre regret de son actuelle déchéance. Fort heureusement, quelques rares chansonniers, et des plus vrais, veillent. En cette heure critique, ils ont recueilli le drapeau de la chanson. Aux mains de cette fidèle garde d'honneur, ce drapeau, emblême vibrant et sacré des souvenirs, des regrets, des joies, des tendresses, de l'esprit, des colères, des passions, des aspirations des hommes et des peuples, attend, patient, le jour certain où il flottera de nouveau, victorieux, ainsi qu'aux plus beaux temps de son histoire, ancienne comme le monde et toujours jeune comme lui.

Les théâtres étant fermés, Adolphe Brisson, le critique parisien, profitant de ses loisirs, s'en est allé faire une tournée dans les « music-hall » qui, eux, ne ferment jamais et dont les menus, où les piments d'un goût douteux tiennent lieu de fond et d'esprit, allèchent seuls l'appétit anémié des désœuvrés de ce temps-ci. Il n'est pas revenu enchanté de son excursion, loin de là. Il a surtout constaté la triste figure que fait aujourd'hui, dans ces cafés-concerts, la chanson, qui en fut un moment la reine très fêtée, Et voici ce qu'il dit à ce propos :

« La chanson exige, pour être pleinement goûtée, une intimité relative ; elle nécessite des qualités de diction fine et nuancée qui sont incompatibles avec le désordre d'un trop vaste auditoire. Nos pères, qui l'adoraient, la comprenaient ainsi. Ils chantaient au dessert, les coudes sur la nappe, après boire, ou dans les réunions cordiales du Caveau et ces innombrables goguettes qui pullulaient à Paris et en province... Quelques douzaines d'auditeurs composaient l'assemblée ; pas un mot du couplet ne tombait en route ; on en cueillait au vol les malices ; on reprenait en chœur le refrain. Il y avait une fusion étroite, une sorte de collaboration entre ceux qui disaient la chanson et ceux qui l'écoutaient.

» La transformation du café-concert a détruit cette atmosphère. Il s'est élargi ; il a changé de nom ; il s'appelle aujourd'hui le « music-hall » ; c'est une large salle richement ornée où s'entassent et se bousculent un millier de spectateurs. On y vient pour voir plutôt que pour entendre. La malheureuse petite chanson s'y trouve dépaysée ; seule l'énorme chanson, haute en couleur, violemment enluminée, tenue par la danse et par la pantomime, y peut vivre. Encore y vit-elle mal ; malgré tout elle semble grêle dans ce vaisseau ; peu à peu on l'élimine ; un reste de respect humain, le désir de ne pas rompre avec un usage vénérable empêchent qu'on ne la jette dehors brutalement. On y arrivera. Ses jours sont comptés. Déjà on l'humilie en la reléguant dans un coin du programme ; elle fait l'office du lever du rideau, elle essuie les plâtres ; elle s'exhibe honteusement, de huit heures à neuf heures devant des banquettes vides, troublée par le babillage des ouvreuses, l'appel des vendeurs de programmes ; elle est traitée en parente pauvre à qui l'on ne prend pas même la peine de témoigner des égards. On la confie à l'inexpérience de gentilles débutantes royalement nippées et diamantées, mais ignorantes de l'art de dire. Comment resisterait-elle à des procédés si barbares ?... »

Question de clocher. — Un habitant de Rolle, visitant un de ses amis de Morges, manifesta son étonnement en voyant si peu de mouvement dans les rues.

— En effet, répondit le Morgien, c'est comme les jours de foire à Rolle.

Succès oblige. — C'est à tort que, sur la foi d'un on dit, nous avons, ainsi que quelques-uns de nos confrères, annoncé la suspension temporaire des représentations du *Théâtre du Jorat*. Aucune décision semblable n'a été prise, bien au contraire, et demain dimanche, à 2 heures, aura lieu, devant une salle archi-comble assurément, une nouvelle représentation de la *Dime*. Outre les attraits du théâtre, il y a ceux de la contrée, admirable en ce moment-ci.

Rédaction : Julien Monnet et Victor Favrat

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO.

Je voulus, pendant que la tête du nageur apparaissait tout là-bas dans l'or embrasé du lac, lui préparer un ahurissement agréable. J'épinglai un billet de mille sur le devant de sa blouse, ajoutant ainsi un nouveau motif aux bariolages du costume.

Et, cette fois, je pus m'esquiver sans subir l'avalanche de remerciements que je pouvais prévoir. Ma discrétion fut exquise, je dois me rendre cette justice !

Si jamais le passant repasse devant mes yeux, peut-être le reconnaîtrai-je à peine sous la banalité d'un complet à 50 fr. 90 ?

IV

« Un soir d'automne, comme l'air dormait immobile », la fantaisie m'avait pris de grimper, pour voir le lever de la lune, sur un des plus hauts sapins de la colline des Druides. Le hasard voulut que deux fiancés choisissent le pied de mon belvédère pour s'y entretenir sans contrainte, loin de toute oreille indiscrète (du moins le croyaient-ils).

Je n'ai pas sténographié leur dialogue qui roula sur le prochain départ du jeune homme, départ imposé par l'obligation de gagner en Amérique la somme nécessaire à leur établissement conjugal.

Les frais considérables du voyage leur interdisaient de songer à une traversée à deux, et la fiancée se désolait à la pensée de l'océan immense qui allait les séparer.

A demi-couchée sur la pente, un peu plus bas que son fiancé, elle roulait désespérément sa tête sur les genoux d'icelui et répétait en gémissant qu'elle ne pouvait se résoudre à l'abandonner.

Puisque l'argent pouvait secourir cette détresse, mon rôle de bienfaiteur était tout tracé. Mais comment m'y prendre ? J'attendis. La fin de leur entretien m'indiqua la voie à suivre.

« Je dois, disait-il, aller prendre mardi un costume chez le tailleur de la rue des Hautes-Etuves, nous nous retrouverons sur la promenade voisine. »

Ce tailleur m'avait compté naguère au nombre de ses clients.

Le lendemain matin, je fus chez lui et le priai de mettre dans une poche du veston à livrer une enveloppe où j'avais enfermé deux billets de mille francs.

Nous nous honorions, ce tailleur et moi, d'une confiance réciproque, lui, parce que j'avais toujours réglé ses factures du jour au lendemain, moi... mais peu importe ! Il promit de s'acquitter correctement de l'office dont je le chargeais et le sort des fiancés, dont je parvins à m'enquérir sans trahir mon secret, me prouva que tout s'était passé au gré de mon désir.

V

J'ai gardé pour la fin ma cinquième tartine.

Un soir d'hiver, sur les instances d'un ami, je fus entendre, à la salle des conférences, un jeune orateur dont on disait le plus grand bien (terme consacré).

Ce jeune Cicéron avait pris pour sujet une haute question, haute et profonde, et large aussi.

Il parla des plus illustres penseurs de l'humanité, non comme s'il eût été leur égal, mais leur maître à tous, critiquant, corrigeant la doctrine de chacun et finissant toujours par en indiquer une meilleure.

Cette présomption insupportable m'agaçait à tel point que je maudissais mon ami et son malencontreux conseil du plus profond de mon cœur. Je pris patience en promenant mes jumelles sur l'auditoire dans l'espoir d'y découvrir quelque trombine* plus avenante à examiner que le masque simiesque du conférencier. Mon exploration demeura vaine, mais, comme disait mon trisaïeul Gédéon, « on va chercher bien loin ce qui se trouve tout près. »

Je n'avais pas remarqué à ma droite une jeune personne divinement belle dont je n'étais séparé que par un fauteil inoccupé. Sur ce fauteuil, elle avait déposé son manchon de renard bleu.

Cette apparition fut pour moi le coup de foudre dont nous assomment les romanciers. J'avais été heureux en argent ; allais-je l'être aussi en amour ?

Laissant au jeune orateur le soin de traiter en écoliers qu'on morigène Platon, Descartes et Leibnitz, je rimai, sur ma carte de visite, un sonnet où le respect dû à la candeur, s'alliait à la plus vive incandescence des sentiments.

Puis, profitant d'un instant où ma charmante voisine prêtait aux paroles ailées du conférencier un intérêt suraigu (sans doute, il venait de prononcer le mot amour), j'insérai ma carte dans le manchon avec adresse et avec mon adresse.

Cinq jours plus tard, je recevais une réponse. Je n'en dirai pas davantage, car voici ma femme qui rentre de quelque five o' clok tea, son manchon de renard bleu à la main.

OSCAR NAVAL.

* Visage (note de la Direction).